

COLLECTION D'ÉTUDES  
PUBLIÉE PAR LE MUSÉE DE LA VIE WALLONNE

- 6 -

René LEBOUTTE

# L'archiviste des rumeurs

Chronique de Gaspard Marnette, armurier,  
Vottem 1857 - 1903



LIÈGE  
ÉDITIONS DU MUSÉE DE LA VIE WALLONNE

Cour des Mineurs

1991

## AVANT-PROPOS

« Il ne s'est rien passé à Vottem entre 1857 et 1903 ». Ce « rien », pourtant si dense, et si proche et si lointain de nous, fait l'objet du livre que voici. *Le décor* : un village du bassin industriel mosan, Vottem, près de Liège, entre ville et campagne. Quelques rues, la poussière des houillères, le bruit des forges, le temps qu'il fait, la pauvreté, l'église et le mauvais alcool du dix-neuvième siècle. *Les acteurs* : les habitants de Vottem, journaliers, mineurs, filles à marier, ouvriers armuriers, ménagères déclassées, petits parvenus, faux bourgeois et vrais prolétaires, briquetiers, enfants mort-nés, vieilles bigotes et jeunes beautés, syphilitiques et poitrinaires, colombophiles, jardiniers, un médecin à cheval, un curé en soutane... *Le narrateur* : Gaspard Marnette, ouvrier armurier, comme tant d'autres dans le village et comme son père. Mais à la différence de son père, Gaspard, pour avoir eu la chance de fréquenter l'école primaire, Gaspard sait lire et sait écrire. Là est sa fierté, là est son plaisir. Pendant toute sa vie d'adulte, il donne à cette intarissable jubilation d'écrire le meilleur de son temps et le plus secret de lui-même. Ecrire quoi ? Le monde, bien sûr, c'est-à-dire Vottem. Vottem où naissent, vivent et meurent les pauvres gens et quelques moins pauvres, où chacun se construit dans le regard de l'autre, travaillé, façonné par la rumeur qui coule de maison en maison comme le sang dans les veines, anime les réseaux de sociabilité, subtiles hiérarchies au sein desquelles chacun trouve à exister, à mériter ou à démeriter, à se reconnaître et à disparaître.

Gaspard Marnette, « l'archiviste des rumeurs ». Il fallut un extraordinaire concours de circonstances pour qu'un après-midi de 1981 René Leboutte découvre par hasard six cahiers manuscrits, perdus dans les greniers poussiéreux de la cure de Vottem. Plus de deux mille pages couvertes d'une écriture serrée, appliquée, presque obsessionnelle. En garde des cahiers, comme une épitaphe appelant au souvenir d'improbables passants, un titre, méticuleusement calligraphié : *Mélanges de faits qui se sont passés à Vottem*. Quatre-vingts ans après sa mort, Gaspard Marnette venait de trouver son premier lecteur. Pas n'importe lequel, heureusement ! Car l'historien rompu à l'étude des documents d'archives, familier depuis tant d'années de la société du dix-neuvième siècle, reconnut aussitôt l'intérêt exceptionnel du document qu'il avait sous les yeux.

Les conditions de vie des classes populaires au dix-neuvième siècle ne sont évidemment pas inconnues. On sait la misère, le travail écrasant qui dès l'enfance vieillit les corps et ronge les âmes, l'espoir souvent déçu d'un mieux-vivre, la révolte et la résignation, l'émigration vers la ville, bannière illusoire de la prospérité. Les documents abondent. Romanciers, médecins, hygiénistes et philanthropes, folkloristes, urbanistes, politiciens, juristes, économistes : tous parlent des pauvres et des ouvriers, tous expriment, en ce lieu de confluence obligé du débat public, les peurs essentielles, les attentes et les contradictions d'une époque qui s'essaye à la modernité. Tous, sauf les pauvres qui eux n'écrivent pas. Parce qu'ils ne savent pas, ou pas bien. Surtout, parce que la culture bourgeoise, la société censitaire du dix-neuvième siècle ne les a jamais conviés au festin des mots.

L'histoire sociale doit dès lors s'en tenir à des témoignages indirects, irrémédiablement biaisés par une idéologie trop lourde de certitudes pour tenter vraiment de comprendre. Ignorance, saleté, imprévoyance, superstition : la constellation de la pauvreté est toujours ramenée, fût-ce pour l'en déprendre, à ces quatre points cardinaux. Il faut aujourd'hui de très longues et minutieuses enquêtes dans le dédale des archives pour retrouver, par delà les poncifs, quelques traces authentiques d'une culture plus ou moins improprement qualifiée de populaire.

Le résultat n'est pas mince. Des systèmes d'analyse de plus en plus sophistiqués permettent de reconstituer dans le détail l'évolution des salaires ouvriers, la lente amélioration des conditions sanitaires et des moyens de subsistance, les mécanismes d'éveil et de mobilisation d'une conscience politique qui marquent l'époque en profondeur, les progrès de l'alphabétisation, le recul de la mortalité, la transformation des équilibres démographiques. Dans le monde entier, de puissants ordinateurs crépitent d'enthousiasme à fournir courbes, graphiques et tableaux croisés qui permettent de décrire avec toujours plus de rigueur et de précision le paysage social, économique et culturel du dix-neuvième siècle. Le décor est planté, presque surchargé de détail : mais la pièce se joue en silence, la scène traversée de silhouettes innombrables, mais indistinctes, muettes, fantomatiques, comme les chiffres – additions ou soustractions ? – qui tentent de les désigner. L'histoire sociale du dix-neuvième siècle, à cet égard, est à la fois victime de l'indigence des sources, de leur trompeuse abondance plutôt, et, parallèlement, d'une tradition intellectuelle qui trop longtemps a cru pouvoir réduire le travail du sens aux seules formules austères et désincarnées d'une mathématique sociale.

L'historien et son lecteur restent sur leur faim. Que pensaient les pauvres ? Quel regard portaient-ils sur le monde et sur eux-mêmes ? Quelles manières d'éprouver l'angoisse quotidienne de la survie ? La peur et l'espoir du lendemain ? L'amertume et la saveur du moment ? Quelles manières de vivre ensemble, d'aimer ou de haïr, de comprendre ou de mécomprendre, d'intégrer ou d'exclure ? Quelles formes et quels codes de sociabilité au sein du village, du quartier, de la communauté restreinte ? Quels symboles extérieurs pour quelles identifications ? Quelles victoires et quelles défaites ? Quelles émotions, quelles joies et quelles tristesses ? Quelle *poésie* ?

Autant de questions, autant d'énigmes, autant d'invitations à la recherche pour une meilleure connaissance du dix-neuvième siècle qui, paradoxalement, nous est en bien des points plus obscur que les périodes qui le précèdent. L'extraordinaire chronique de Gaspard Marnette constitue l'un des rares documents qui permettent de lever le voile, de pénétrer l'insaisissable intimité de cette société des pauvres en laquelle repose tant des secrets du passé. Elle est aussi comme une nouvelle pierre de Rosette à l'usage des historiens qui, aujourd'hui, sont soucieux de conférer à leurs interrogations une dimension véritablement anthropologique, qui tentent de déchiffrer la langue subtile et complexe des cultures, leur vocabulaire et leur grammaire.

\*

Gaspard Marnette, heureusement, n'a pas écrit une autobiographie. Pendant près d'un demi-siècle, de 1865 à 1903, il a consigné et commenté au jour le jour ce qui, dans son village, lui est apparu digne d'intérêt. Ses écrits représentent l'encyclopédie de tout ce qui occupait son esprit – celui d'un ouvrier de la seconde moitié du dix-neuvième siècle – et de tous les événements qui, au quotidien, tissaient la vie du village. Etant donné l'étendue et la continuité du récit, étant donné son unité, chacun de ces éléments peut ne pas être considéré isolément, mais rapporté à la totalité dont il émane et qui lui donne sens. C'est là, sans doute, l'intérêt majeur des *Mélanges* de Marnette : ils permettent de repérer et de saisir en quelque sorte d'un seul regard les éléments constitutifs de la culture ouvrière et villageoise du dix-neuvième siècle.

Ils montrent également combien cette culture est une *culture de chevauchement*. La forme même du récit de Marnette et la texture de ses phrases en portent le témoignage. Catholique militant, Marnette se veut moraliste et juge ses concitoyens avec l'ardeur étriquée d'un curé sans nuance; de son invisible estrade, il distribue bons et mauvais points avec l'assurance d'un instituteur; lecteur assidu des gazettes locales, il emprunte la plume empesée des rédac-

teurs de faits divers. Mais l'ampleur des *Mélanges*, leur déroulement monocorde miroitant de détails innombrables, la boucle sans fin des thèmes et des histoires, appartiennent à une autre structure narrative et révèlent d'autres manières de penser et de voir. Les pages s'accumulent comme si, pour une veillée toujours recommencée, le récit ne devait jamais se terminer. Les personnages, les faits, les commentaires s'y bousculent et se répètent à l'infini. On lit Marnette, mais on a presque l'impression de l'entendre; son texte résonne alors comme une mélodie. Et l'on voudrait que de cet enchantement, sous l'écorce de l'écriture, surgisse spontanément la vérité de ce qu'il cherche à dire.

Marnette se trouve à la charnière de deux univers culturels – celui de l'écriture et celui de l'oralité. Dans cette rencontre réside toute la force, la beauté si déconcertante de son texte. On y voit à l'oeuvre les premières manifestations du grand mouvement d'uniformisation et d'acculturation dont procède le monde contemporain. Mais ici, la longue tradition des humbles et les valeurs nouvellement diffusées par la société bourgeoise se conjuguent étroitement : Marnette, comme son temps, est à la croisée des chemins.

\*

L'édition critique des *Mélanges* de Gaspard Marnette, que donne René Leboutte, enrichit le corpus des témoignages relatifs à l'univers des plus humbles. Depuis plusieurs années, les historiens mêlent leur voix à celles des anthropologues, des sociologues, des philologues. Aujourd'hui l'anthropologie a acquis une dimension temporelle : elle est aussi anthropologie historique. Continuité – discontinuité, stabilité – rupture sont des concepts familiers aux historiens du social. A travers son récit, Marnette apporte à l'anthropologie historique un matériel d'une richesse et d'une densité exceptionnelles.

Le présent ouvrage, on l'aura compris, ne s'adresse pas aux seuls spécialistes de l'histoire liégeoise, mais aussi à l'ensemble des historiens de la société contemporaine et à ceux, toujours plus nombreux, qui adoptent une démarche véritablement pluridisciplinaire. D'une manière générale, il intéressera l'ensemble des praticiens des sciences humaines et tous les lecteurs qui refusent de ne décliner qu'au présent leur réflexion sur la société et la culture.

Marnette, dont quelques générations seulement nous séparent, Marnette si proche et si lointain, nous aide à comprendre ce que nous sommes.

Carl HAVELANGE  
Université de Liège

He s'installèrent chez la veuve Salmon, y paierent leur  
part; mais le loup de miel pressé, le mari, déjà fatigué  
de son fort de femme, chercha querelle à sa belle-mère,  
dit qu'il n'annonçait chez elle et, au commencement de  
mars suivant, 2 mois après le mariage, il loua une maison  
au-delà de Göttem, au prix de 200 francs l'an et voulut  
y conduire sa femme qui refuse de le suivre. Ce que  
voyant il fait venir une voiture de dimanche le 17  
mars, y foutra sous ses oreilles et part seul en disant  
à sa femme: "qui se aime qui me suit". Tout cela  
ne promet pas grande concorde pour l'avenir. La mère  
Barbe Marnette, veuve Salmon, qui était aux anges de voir  
ses filles bien attifées, parais avec l'une, et allant jusqu'à  
courir avec elles les bals et danses, est bien punie: elle  
se voit réduite à vivre en compagnie d'un fils seul âgé  
de 16 à 17 ans, pas trop diligent et assez vaniteux, et qui  
tournera aussi comme il pourra. Son mari est mort, son  
fils aîné est mort à 20 ans, la fille Marie, mariée au bon-

De son écriture fine et serrée, Gaspard Marnette a enfermé dans ses cahiers un demi-siècle de vie quotidienne des plus humbles...

(Extrait des *Mélanges*, 1882, V. 133)